

1,72 m

La petite araignée refaisait la toile qu'une femme de ménage venait de détruire. Le coin sombre en hauteur qu'elle avait choisi était le meilleur que la chambre pouvait offrir pour son installation. L'œil perspicace de la femme de ménage et son maudit balai l'obligeaient à tisser une nouvelle toile très... voire trop régulièrement.

De son poste d'observation, elle avait une vue complète de la pièce. Un lit, un chevet, un fauteuil et une chaise constituaient le mobilier. Un homme était allongé. Depuis qu'il était arrivé, le seul signe de vie qu'il avait donné était sa respiration régulière. C'était un compagnon de chambre comme les aimait la petite araignée. Elle s'accommodait de la femme de ménage qui venait tous les deux jours, mais elle supportait avec difficulté le passage quotidien de l'infirmière et de l'aide-soignante. Leur babillage était ininterrompu pendant qu'elles s'occupaient de l'homme. Quand l'une ou l'autre repassait dans la journée, elle avait le bon goût de le faire en silence.

À la fin d'une après-midi, pour la première fois, l'homme commença à bouger, poussa un petit gémissement, puis retourna à sa vie végétative. Dans la nuit qui suivit, l'homme remua à

nouveau. Après quelques mouvements saccadés et désordonnés des doigts et des orteils, il montra quelques signes de réveil. Ses yeux bougeaient de façon anachronique sous ses paupières. Peu à peu, une forme d'énergie gagna d'abord ses mains, puis ses pieds, ses bras et enfin ses jambes. Le retour de la vie. Il ouvrit enfin les yeux sur le noir de sa chambre. L'angoisse se lisait sur son visage et sa respiration était rapide. Il mit un peu de temps à comprendre qu'il était à l'hôpital et se calma. L'homme grimaçait à chaque mouvement qu'il faisait. Il tâtonna longtemps avant de trouver la sonnette pour appeler.

Une infirmière fatiguée de trop de nuits sans sommeil entra en allumant.

« Alors, on est réveillé ? » dit-elle sans ambages.

L'homme détourna vivement la tête et mit son bras devant ses yeux. La petite araignée remarqua la grimace de douleur qui s'était formée sur son visage. L'infirmière se dirigea vers le monitoring et la perfusion.

« 'ai soif », articula péniblement l'homme.

L'infirmière remplit un gobelet avec une paille qu'elle lui glissa professionnellement entre les lèvres. L'homme sembla soulagé et la remercia.

« 'erci. Je suis où ? demanda-t-il.

— À l'hôpital Charles Nicolle. Vous avez eu un accident de voiture. Vous êtes arrivé chez nous il y a une dizaine de jours. Sacrée sieste ! »

Le visage de l'homme blêmit. Il savait que dix jours de coma étaient longs, trop longs. Il se souvenait d'émissions vues à la télé, les interviewés glorifiés pendant trente minutes, oubliés en trente secondes, qui remontaient la pente après leur coma. Il ne voyait pas comment s'en sortir sans séquelles.

« Vous vous souvenez de votre nom ? » demanda l'infirmière.

L'homme avait manifestement des difficultés à articuler, mais ça revenait petit à petit.

« Je m'appelle Éric Vincent. J'habite à côté de Pont-Audemer. Ma femme s'appelle Sophie... Ma femme, il faut l'appeler, il faut la prévenir, dit-il agité.

— On va le faire, reprit l'infirmière, mais un peu plus tard. Si on l'appelle à trois heures du matin, elle risque de s'inquiéter encore plus. Elle n'a pas été à la noce ces derniers temps. On vous fera des examens tout à l'heure pour voir où vous en êtes. À première vue, vous vous en sortez pas mal. »

Éric – c'est ainsi qu'il s'appelait – avait dans la tête un bus bondé un jour de grève du métro et elle lui disait qu'il ne s'en sortait pas mal. Quelle pince-sans-rire !

« Je vous envoie l'interne de garde. En attendant, essayez de vous reposer », dit-elle en refermant la porte derrière elle.

Éric avait eu un accident de voiture et venait de faire dix jours de coma. Ces informations tournaient en boucle dans sa tête comme si les mots de l'infirmière pouvaient avoir un autre sens. Il était étonné de se réveiller une nouvelle fois, persuadé qu'il ne pourrait pas s'endormir après le départ de l'infirmière.

Elle lui avait dit que l'interne devait passer. Pourtant, il ne se rappelait pas l'avoir vu. Il n'avait peut-être pas pu venir. Ou alors sa tête et plus particulièrement sa mémoire étaient touchées.

Angoisse.

Sophie, sa femme était là maintenant, lui tenant la main. Elle lui souriait, les yeux humides. Éric serra la main de sa femme et lui rendit son sourire. Sa gorge se noua.

Il lui demanda :

« Ça va, toi ? Et les enfants ? »

Des flots de larmes trop longtemps retenus s'écoulèrent enfin. Elle pressa la main de son mari contre son visage pendant que ses épaules s'agitaient. Éric imaginait ce par quoi elle était passée pendant qu'il « dormait ».

« Camille et Thomas vont bien, finit-elle par dire. Je vais les récupérer ce midi pour qu'ils viennent te voir. »

Il avait deux enfants et il n'avait pas encore eu une seule pensée pour eux. Un sentiment de honte le gagna. Il n'avait songé qu'à lui. D'un autre côté, il ne nageait pas dans le bonheur.

« Tu sais ce qui m'est arrivé ?

— Un chauffeur poids lourd bourré qui ne s'est pas arrêté au feu. Tu allais au boulot et tu es passé dans sa trajectoire. Il t'a percuté par la droite. Il n'y avait même pas de traces de freinage. Les témoins ont dit que tu as fait trois tonneaux et que tu es sorti tout seul de la voiture. Après, tu t'es écroulé. Tu ne te souviens de rien ? demanda-t-elle, inquiète.

— Rien sur l'accident, répondit-il. Je ne sais pas encore ce que j'ai oublié. Je dois voir un médecin. L'infirmière m'a dit que j'aurai des examens à faire. »

Dehors, une pluie battante frappait les vitres de la chambre. Celle-ci ressemblait en tout point à toutes les chambres d'hôpital, en plus petite. On n'allait tout de même pas gâcher de précieux mètres carrés pour des comateux dont la claustrophobie ne faisait pas partie des priorités médicales.

Un toc et la porte s'ouvrit.

« Bonjour, je suis le docteur Parent, votre neurologue, dit l'homme en blouse blanche en prenant la tablette accrochée au bout du lit. Comment vous sentez-vous ? »

Il était plutôt grand avec un visage taillé à la serpe. Sa calvitie naissante ne lui donnait pas un air plus sympathique. L'infirmière qui l'accompagnait était beaucoup plus avenante. Ses rondeurs joviales la rendaient appétissante.

« Tout mon corps me fait mal.

— Je vais vous ausculter. Vous pouvez nous laisser, madame. »

Éric croisa le regard angoissé de sa femme. Elle qui détestait les hôpitaux avait eu plus que sa dose ces derniers temps. Elle avait besoin de savoir.

« Est-ce que ma femme peut rester ? Vous savez, elle m'a déjà vu tout nu. »

Parent regarda l'épouse, l'infirmière et répondit après un soupir d'agacement :

« Comme vous voulez... »

Parent ne plaisait pas à Éric. Celui-ci estimait, visiblement, qu'un médecin devait établir un minimum de rapports humains avec ses patients.

« Le réflexe pupillaire est bon, dit-il à l'attention de l'infirmière en lui passant son stylo-lampe devant chaque œil. Bougez vos doigts..., vos poignets..., vos orteils..., vos chevilles. »

Éric s'exécutait. Ses articulations le faisaient souffrir, mais tout bougeait normalement. Le médecin prit le coude gauche et tapa sur le nerf avec son marteau. Réaction normale. Il souleva le genou gauche et tapa sous la rotule. Jusque-là, tout allait bien. Il fit le tour du lit et réitéra l'opération avec le coude et le genou droits. Il termina en passant le manche de son marteau sous la plante des pieds.

« C'est pas mal tout cela », déclara Parent.

Sophie recommençait à respirer.

« Quel est votre nom ? reprit le médecin.

— Je m'appelle Éric Vincent, j'ai quarante-deux ans. Je suis marié à Sophie. Son nom de jeune fille est David. La blague mademoiselle David épouse monsieur Vincent, on nous l'a déjà faite cent fois. Nous avons deux enfants : Camille, seize ans et Thomas, treize ans. Mes parents s'appellent François et Laure. Mes beaux-parents, Luc et Élodie.

— OK, OK ! Quel est votre métier ?

— Je suis chargé d'affaires pour une entreprise de chaudronnerie, M.T.C. En ce moment, je travaille sur un gros projet pour TransOil. »

Éric arrivait à dire tout ça d'un seul trait, comme si sa vie en dépendait.

« Quel est le dernier jour dont vous vous souvenez ? »

Éric réfléchissait. Tout n'était pas limpide dans son esprit.

Il hésita.

« Un lundi. Le 17 ou le 18. Je suis rentré à la même heure que d'habitude et je me suis énervé parce que mon fils n'avait toujours pas fait ses devoirs. On a mangé et après, ma femme a fait pénitence parce qu'elle m'a laissé regarder un documentaire sur la Deuxième Guerre mondiale. »

Le médecin regarda la femme du patient qui hocha la tête. Éric ne le quittait pas des yeux ; il attendait son verdict.

Parent reprit la parole.

« Le bilan est plutôt positif. Votre système nerveux ne semble pas touché. Vous ne présentez pas de signe de paralysie, même partielle. Apparemment, vous avez seulement oublié le matin de l'accident. S'il y a d'autres choses que vous avez oubliées, il faudra nous le dire. C'est la première fois que je vois aussi peu de séquelles après un coma aussi long. On va vous faire un EEG complémentaire, une IRM et un scan crâne et colonne, cette après-midi. D'ici là, vous restez allongé. Après le scan, on vous donnera quelque chose si vous avez mal. »

Le médecin ressortit, suivi de l'infirmière, aussi rapidement qu'il était entré en souhaitant une bonne journée à la cantonade. On sentait qu'il s'agissait là d'une phrase mécanique qu'il aurait pu dire en quittant la chambre d'un mort. L'atmosphère se réchauffa dès son départ. Sophie resta près d'Éric pendant qu'il s'endormait à nouveau. Paradoxalement, ses dix jours de coma l'avaient épuisé.